

Julia Montfort

Carnets
de
SOLIDARITÉ

Préface d'Abd Al Malik

PAYOT

**PLONGÉE
DANS UNE FRANCE
QUI DÉFEND
SA TRADITION D'ACCUEIL**



Une enquête nécessaire à l'heure des pulsions de murs

Depuis 2015, la France est le théâtre d'un durcissement de sa politique migratoire, auquel répond, de façon impulsive, une vague de solidarité sans précédent. « Tu n'es pas mon ennemi », semblent dire à l'étranger ces nouveaux résistants. C'est à ces derniers – dont l'auteure a rejoint les rangs en 2017 – que ces Carnets donnent la parole : au fil des rencontres, nous découvrons leurs actions et leurs difficultés – ils agissent le plus souvent dans l'illégalité –, mais aussi leur bonheur, la solidité des liens tissés et l'alignement éthique qui naissent dans l'accueil.

Ces *Carnets* sont enfin l'occasion d'une réflexion nourrie par de nombreux témoignages de personnalités publiques – Damien Carême et le philosophe Guillaume Le Blanc, entre autres – autour de l'enjeu primordial de l'accueil des exilés, en France et dans le monde.

Julia Montfort a 36 ans quand elle ouvre sa porte à un « migrant » : Abdelhaq est tchadien, il a connu l'enfer libyen et la traversée de la Méditerranée en bateau pneumatique. La journaliste raconte avec humanité cette expérience première, puis sillonne la France pour comprendre les racines profondes de l'élan solidaire qui anime les citoyens résistants. Une websérie documentaire est née de son périple, que prolonge aujourd'hui cette enquête inédite.

Auteur-compositeur-interprète, écrivain, réalisateur, **Abd Al Malik** s'engage depuis plus de vingt ans sur les questions d'intégration et d'identité. Il est le parrain de Thot, première école de français diplômante pour les réfugiés et demandeurs d'asile.

Julia Montfort

Carnets
de
SOLIDARITÉ

Préface d'Abd Al Malik

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Illustration de la couverture : Vasif Bagirov/iStock

Pour les photographies : pages 41, 44, 79, et 266,
© Julia Montfort ; pages 109, 114 et 155, © D. R. ;
pages 188 et 201, © Clément Montfort ;
page 278, © Cédric Corre.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-228-92688-1

*« Tous les êtres humains naissent libres et égaux
en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de
conscience et doivent agir les uns envers les autres
dans un esprit de fraternité. »*

Article 1 de la Déclaration universelle
des droits de l'homme, 1948

Très chère Julia,

Tes « Carnets de Solidarité » sont pour moi un rappel de tout ce qui me met en mouvement en tant qu'artiste et en tant qu'être humain, surtout.

Enfin, l'histoire de ta rencontre avec Abdelhaq confirme, s'il en est, l'urgence de l'empathie dans ces sociétés monde qui marchandisent tout et forment l'Europe et l'Occident. Tu affirmes non seulement qu'il faut donner une âme à la mondialisation mais également que ne pas être dans cette démarche revient à une authentique négation de notre humanité la plus profonde.

Je pense avec toi que cela finira par nous anéantir tous si l'on ne prend pas la juste mesure de cette urgence.

« Remettre l'humain au centre », comme tu l'écris si justement, c'est prôner la prééminence de la

sympathie, de l'écoute, de la tendresse sur les préjugés, l'ignorance et la peur de l'Autre.

À considérer comme anormale aussi et, au fond, illégitime une organisation sociale dans laquelle cette prééminence n'est pas reconnue.

D'autre part, il s'agit également, nous dis-tu, de renouer avec un idéal collectif qui a été jadis notre étendard et notre flambeau : la France comme terre d'asile et pays des droits de l'homme. L'histoire d'Abdelhaq nous montre objectivement que cet idéal a, en partie, fait long feu et que globalement l'Europe des barbelés et des yeux fermés sur les atrocités perpétrées sur celles et ceux qu'on appelle pudiquement « les migrants » est devenue la norme.

Mais tes carnets nous racontent aussi une autre histoire, celle de femmes et d'hommes formant une véritable chaîne de solidarité humaine face à cette crise de l'accueil – qui est d'abord, en France et en Europe, politique et institutionnelle et n'est pas en définitive le reflet de cette société civile qui, en agissant quotidiennement, renoue avec l'humanité la plus élémentaire.

Cela a son importance, ma chère Julia, toi tu le sais à présent viscéralement, car, partout où cette attitude solidaire est rendue pérenne, ne fût-ce que par un petit nombre, les résultats sont d'une importance considérable dans la vie intime, personnelle, publique et collective de celles et ceux qui la pratiquent.

En réalité, ce que tu appelles la « contagion solidaire » est la première marche vers un profond changement d'orientation sociétale qui aboutira à la restauration d'un humanisme revivifié.

Mais cette restauration, cette incarnation des valeurs humaines, cette prise de conscience et de responsabilité se produit déjà ; l'existence même de tes Carnets de solidarité en est la preuve éclatante.

En fraternité,

Abd Al Malik

À Abdelhaq et à Cédric.

La crise de l'accueil

« Méfie-toi des inconnus. » Comme moi, vous avez sans doute entendu cette phrase lorsque vous étiez petits. Eh bien, elle m'est revenue en boomerang parce que je suis allée un peu plus loin : j'ai ouvert ma porte à un inconnu.

Avec l'accord d'Abdelhaq, un jeune Tchadien que j'ai accueilli chez moi, avec mon mari, pendant près d'un an et demi, j'ai choisi de rendre publique mon expérience d'accueil, et ce que celle-ci m'a appris sur moi-même. À partir de cette matière première intime, j'ai eu à cœur d'aller rencontrer d'autres accueillants. Je questionne dans ces pages notre rapport à l'autre et notre empathie challengée par cet étranger qui vient frapper aux portes de notre pays. Je tâche de comprendre le formidable élan d'accueil solidaire qui traverse la France, localement, reposant uniquement sur l'initiative de quelques-uns dont on parle trop peu.

À travers la série documentaire que j'ai réalisée d'abord, et ce livre maintenant, je veux devenir une

passeuse d'histoires en partant à la rencontre de celles et ceux qui, comme nous, ont fait le choix de l'hospitalité citoyenne. Je veux raconter à quel point cette expérience du saut dans le vide et de l'hospitalité a changé ma vie.

J'y partage les doutes et les joies qui ont jalonné notre cohabitation avec Abdelhaq. L'hospitalité est une prise de risque, un pari. Elle est aussi une épreuve existentielle qui nous aligne avec nous-mêmes. Elle fut une grande étape dans ma vie. L'occasion d'une nouvelle clarté.

Au-delà du récit de mon expérience, j'ai voulu porter la voix d'Abdelhaq et de tous ces demandeurs de refuge dont la parole est souvent confisquée ou inaudible. Souligner leur courage, leur humilité et leur persévérance. Car ces personnes exilées ne sont pas juste bonnes à souffrir. Il faut remettre l'humain au cœur de ces questions migratoires. À l'heure où nous n'avons jamais été autant connectés dans le virtuel, j'ai le sentiment qu'il est urgent de cultiver ces valeurs humaines dans le réel afin qu'elles ne régressent pas.

Et également porter la voix de ceux qui font la France terre d'accueil, chaque jour, à travers tout le pays. Dans ce monde en chantier permanent, chaque geste et chaque histoire comptent pour replacer le lien au cœur de nos préoccupations. Je veux raconter la mobilisation de ces citoyens ordinaires – qui est neuve au regard des actions collectives menées habituellement –, leurs actions et le bonheur qui en découle, la solidité des liens tissés et l'alignement éthique apaisant pour tous qui y naît.

Car ces histoires, vous les avez sans doute peu entendues pour plusieurs raisons. Les solidaires sont humbles et prudents. L'ombre du délit de solidarité plane toujours sur le geste d'entraide. La récente décision du Conseil constitutionnel de consacrer un principe à valeur constitutionnelle de fraternité a créé une protection pour les actes de solidarité. Ainsi, vous ne risquez plus la prison ferme désormais en ouvrant votre porte à un sans-papiers. Or, cette décision historique s'avère à l'usage ambivalente. Le principe de fraternité s'arrête aux frontières et n'a pas valeur de liberté fondamentale. Ainsi, le transport d'une personne exilée vulnérable à bord d'un véhicule vers un hôpital et le passage d'un pays à l'autre en Europe restent condamnables. Certains citoyens ont d'ailleurs encore maille à partir avec la justice comme Pierre-Alain Mannoni. Cet enseignant-chercheur est accusé d'aide à l'entrée, à la circulation et au séjour de personnes en situation irrégulière depuis qu'il a tenté de transporter trois Érythréennes affaiblies d'un squat où elles venaient d'être recueillies jusqu'à son domicile à Nice. Interpellé à un péage autoroutier, il avait expliqué vouloir permettre à ces jeunes filles de se faire soigner et aider par des associations. Pour échapper aux sanctions, les textes de lois imposent aux aidants de prouver le but humanitaire de leurs actions pour invoquer l'immunité. Or, si bien souvent les juges reconnaissent qu'il n'y a pas de contrepartie financière et que ces aidants ne sont pas des passeurs, certains estiment qu'ils font du militantisme : ils agiraient dans le but de faire connaître leur

action et de s'en servir comme d'une tribune politique. Autrement dit : vouloir faire bouger les choses devient finalement un acte militant qui prend le pas sur l'urgence humanitaire. Un discours dont se saisissent les extrêmes pour enflammer un débat déjà brûlant. *In fine*, la crainte de sanctions d'hostilité n'entrave pas la solidarité car il s'agit de sauver des vies, mais elle use et participe à étouffer ces voix de l'accueil. Nous allons le constater tout au long de mon enquête. Notamment dans quatre zones frontalières : Calais, la vallée de la Roya, les cols enneigés de Briançon et, bien sûr, la douloureuse Méditerranée. Longtemps, certains ont craint d'être dénoncés par leurs voisins. Ces Français se sont tus mais un vent nouveau souffle sur le pays. Les citoyens acteurs de cette mobilisation solidaire ne demandent qu'à sortir de l'ombre pour dénoncer les conditions de vie des exilés et défendre un droit à l'accueil. Ce choix de l'hospitalité à l'échelle locale permet aux habitants de se réapproprier leur capacité à prendre soin de l'autre, en dépit des diktats d'une instance souveraine qui nourrit l'hostilité envers les migrants et les réfugiés.

À ce jour, les conflits persistent en République centrafricaine, au Yémen, au Soudan, jetant sur les routes des dizaines de milliers de femmes, d'hommes et d'enfants. La crise migratoire n'a plus rien d'une crise puisque l'on assiste à sa pérennisation, en l'absence de politiques d'accueil. C'est donc bien d'une crise de l'accueil qu'il s'agit. Doublée bien souvent d'un non-respect du devoir d'enregistrement des demandes d'asile formulées par les

demandeurs de refuge. Ces atteintes manifestes aux droits humains ont d'ailleurs fait l'objet de condamnations.

Enfin, il faudra parler espoir : née dans l'initiative individuelle, à titre privé, la résistance s'organise pourtant, s'appuyant sur l'action réjouissante de quelques maires qui refusent de s'asseoir sur leur humanité. Se dessine alors en creux la possibilité d'une mue démocratique, de la victoire de l'humain sur la peur, d'un droit à l'humanité, enfin, de part et d'autre.

J'ai le sentiment qu'une nouvelle force est en train d'émerger, réveillant une vieille tradition d'hospitalité au sein de la société civile et laissant espérer la proclamation d'un devoir universel d'hospitalité.

PREMIÈRE PARTIE

Comment j'ai réveillé mon humanité

*« Notre métier n'est pas d'être pour ou contre,
il est de porter la plume dans la plaie. »*

Albert LONDRES

Ces dernières années, j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de sortir des rédactions pour lesquelles je travaille afin d'aller sur le terrain. Je suis journaliste. Mon métier consiste à raconter le monde et ses enjeux. Il impose d'éprouver le réel, de regarder les choses, de les penser avant d'en parler. Je me suis toujours gardée de dire « je » dans mes reportages. L'usage veut que la première personne du singulier soit majoritairement bannie car considérée comme l'ennemie de l'objectivité. Pourtant, chacun de mes reportages a nourri ma réflexion et façonné la journaliste que je suis aujourd'hui. Les émotions éprouvées sur le terrain ont influencé mes angles d'accroche, le

choix des mots, la sélection des témoignages que j'ai souhaité retranscrire dans mes documentaires. Je pense à ce tournage dans les tréfonds d'une mine d'or à la pointe sud-ouest du Burkina Faso qui m'a vaccinée à vie de tout achat d'or tant les conditions de son extraction sont effroyables. Je repense à ces jeunes Birmans filmés début 2016 alors qu'ils venaient d'être appelés aux urnes pour un vote libre dans un pays tout juste sorti de l'obscurité dictatoriale et qui – si j'avais parfois pu douter – m'ont fait une piqûre de rappel sur l'incroyable liberté démocratique dont nous jouissons en France.

Lorsque la réalité de l'exil s'est invitée dans ma vie personnelle à travers ma rencontre avec Abdelhaq, je m'en suis imprégnée. Pour la première fois, une expérience intime devenait, sous ma plume, matière journalistique et prémisses d'une enquête. Je me suis autorisée à m'affranchir des carcans inhérents à ma profession – qui voudraient que l'on reste un témoin invisible –, en réalisant que ma maison était devenue le théâtre d'une histoire singulière qui revêtait un caractère universel. J'ai fait le choix d'une mise à nu émotionnelle afin de partager mes doutes, les difficultés et les tourments qui ont jalonné cette expérience d'hospitalité car je considère que mon élan vers l'autre et le supplément d'âme présent dans ces *Carnets de solidarité* ne constituent pas une sortie de route journalistique mais plutôt un style que je suis déterminée à assumer. Tous les discours sur l'hospitalité ne peuvent remplacer l'expérience relatée par celui ou celle qui franchit le pas. Cet exilé sous mon toit m'a

aussi permis de me frotter à une forme de violence exercée de tout temps à l'encontre de ces populations qui recherchent un asile. Sa présence m'a permis de prendre la mesure des dégâts occasionnés par les préjugés nombreux en la matière : nous sommes émotionnellement dirigés par la peur, la crainte et l'angoisse qui nous isolent et nous submergent d'informations manipulées et falsifiées. Cet effet déformant nuit à notre compréhension du monde tel qu'il est.

Cette expérience d'hospitalité a fait de moi l'une des protagonistes de l'histoire d'Abdelhaq et des événements liés à l'actualité des migrations. Elle m'a fait douter et a finalement profondément modifié ma façon de percevoir et de pratiquer mon métier. C'est cette dimension qui m'a semblé propre à être livrée de manière brute lorsqu'il s'agit de retranscrire mes émotions et sans compromis lorsqu'il s'agit d'apporter des faits vérifiés et contrevérifiés. Ce récit hybride est le fruit d'une mue personnelle et professionnelle. À l'heure où les robots journalistes commencent à nous informer, capables qu'ils sont désormais d'écrire des dépêches et des articles, je prône une sanctuarisation d'un journalisme libre qui assume sa subjectivité et n'a pour seule boussole que l'idée de contribuer à dénoncer les souffrances humaines.

La première nuit

4 juillet 2017, Bagnolet, près de Paris.

Ce soir, pour la première fois, j'héberge un demandeur d'asile. Il s'appelle Abdelhaq, il a 21 ans. Mon mari est en déplacement, je suis seule avec notre hôte. Il dort dans la chambre d'amis, juste à côté de la mienne. La cloison est fine, je l'entends respirer. Dans la douceur de cette nuit d'été, l'obscurité me joue des tours. Je me sens vulnérable. Il faut dire que je ne sais rien de lui si ce n'est qu'il a fui le Tchad et passé cinq ans en Libye. Je me pose beaucoup de questions. Certaines sont totalement irraisonnées, pourtant j'y pense.

Qui est-il ? Et s'il me dépouillait ? Et si c'était un terroriste ?

La peur, d'abord

Nous avons peu échangé depuis son arrivée à la maison, en fin d'après-midi. Nous ne parlons pas la

même langue. Après avoir bu un thé, il s'est réfugié dans sa chambre pour ne plus en sortir. Depuis que je suis dans mon lit, la logique et la raison m'ont quittée. Je ne parviens pas à étouffer ce sentiment d'insécurité : je crains qu'il ne s'en prenne à moi.

Est-ce qu'il dort ? Dans quel état psychologique est-il ?

À 36 ans, je n'ai jamais tendu la main comme je le fais aujourd'hui. Dans le cadre de mon travail, je m'intéresse beaucoup à la question des migrations. Je connais le calvaire des exilés qui, comme Abdelhaq, se sont trouvés pris au piège dans le borbier libyen : battus, violés, vendus sur des marchés aux esclaves, certains sont même enrôlés par des organisations terroristes. La situation y est hors de contrôle ; ce pays rend fou. Or, cette fois-ci, je ne dispose que de faisceaux d'informations sur mon interlocuteur, devenu mon hôte. Je me demande ce que lui a réservé cet enfer.

A-t-il fait de mauvaises rencontres ? Peut-on sortir psychologiquement sain d'une telle expérience ?

L'obscurité me joue des tours. Il suffit d'un craquement de parquet pour que mon imagination s'emballe. J'allume ma lampe de chevet, comme une enfant qui garderait sa veilleuse pour éloigner les monstres. Ce huis clos me met face au doute – ce serpent insidieux qui vous enserre et vous étouffe peu à peu. Ce jeune inconnu est entré dans mon cocon, le sanctuaire de mon intimité.

Il est 3 heures du matin. J'ai scruté toutes les imperfections du plafond, compté les moutons et relu dix fois la même ligne de mon roman : impossible de me concentrer ni de lâcher prise. Si cela tournait mal, j'entends déjà les médisants s'exclamer que je l'ai bien cherché. « Accueillir un parfait inconnu sous son toit... Quelle fille irresponsable ! » Je suis en colère contre moi-même et déboussolée.

Évidemment, j'ai survécu. Les scénarios sordides échafaudés par mon imagination me paraissent ridicules au matin. Il a suffi d'apercevoir Abdelhaq, avec son air d'oiseau tombé du nid, pour estomper mes craintes nocturnes. C'est un garçon immense et élancé. Il flotte dans un jean qu'il retient d'une main de peur qu'il ne se dérobe sur ses hanches. Sa peau noire est comme l'ébène. Des scarifications rituelles forment des sillons sur ses joues et ses tempes. Ces incisions pratiquées pendant l'enfance dans différents pays d'Afrique subsaharienne constituent une véritable carte d'identité tribale. Son visage me raconte ainsi une petite part de son histoire que j'aimerais tant connaître...

Nous restons tous deux silencieux. Il débute dans l'apprentissage du français et j'ai maintes fois reporté mon projet d'initiation à l'arabe. Il existe heureusement un autre langage pour tisser du lien : le partage d'un bon repas. Il me demande timidement un verre de lait pour accompagner sa tartine de pain.

Un voile de tristesse ternit son regard. Ses traits sont tirés et sa mâchoire serrée. J'éprouve un profond malaise face à ce jeune homme fragile. Je m'en veux d'avoir craint qu'il ne s'en prenne à moi. Je songe aux efforts intenses qu'il va lui falloir pour s'adapter à ce nouvel environnement ainsi qu'à cette cohabitation avec Cédric et moi. J'essaie de déculpabiliser et de relativiser. Car si j'ai bien accueilli un inconnu sous mon toit, je n'ai pas ouvert ma porte à n'importe qui. Abdelhaq m'a été recommandé comme quelqu'un de « sympathique et fiable ».

Néanmoins, je dois me rendre à l'évidence : l'hospitalité n'est pas un geste naturel. Elle est une épreuve. Cet étranger qui vient, un intrus. C'est humain après tout d'être ébranlé par une telle rencontre. Il est si différent dans son langage, sa culture, ses habitudes.

Petits pas vers la confiance

Je griffonne mes ressentis dans l'un de mes carnets de notes. Ce sont mes fidèles compagnons en reportage, la mémoire de mes rencontres. J'entame un carnet vert, couleur emblème d'espoir et de chance, que l'on attribue aussi au hasard et au destin. J'aime y voir un signe.

D'après une étude des chercheurs de l'Université de New York et de Dartmouth College, le cerveau met seulement trois secondes à décider s'il peut faire confiance à

quelqu'un ou non. Il se fonde sur des paramètres purement physiques. Les personnes qui ont des joues saillantes et des sourcils haut placés seraient plus dignes de confiance, selon le cerveau. C'est une zone très archaïque de notre cerveau qui est à l'origine de cette déduction. Les scientifiques ont aussi établi que les personnes avaient tendance à faire confiance à un inconnu si cet inconnu présentait une similitude physique avec quelqu'un de leur entourage. L'étude est passionnante. En pratique, il y a tant d'autres paramètres qui entrent en compte.

Son repas terminé, Abdelhaq attrape son petit sac à dos. Son seul bagage. Je jette un regard furtif à l'intérieur. Il n'y a rien à part une épaisse pochette de papiers administratifs. Pas même une paire de chaussettes ou un tee-shirt de rechange. Ses vêtements le suivent probablement depuis plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Je dépose une tenue de Cédric sur son lit. Nous l'avons installé dans notre chambre d'amis. Une pièce qu'il va pouvoir s'approprier quelques jours, le temps de se requinquer. Je suis alors loin de me douter que cette rencontre va bouleverser ma vie et celle de ma famille.

Il est 9 heures. Je dois partir travailler. Je choisis de parier sur son honnêteté et ses bonnes intentions. Je lui confie un jeu de clés en lui adressant la fameuse formule réservée aux membres de notre famille et aux amis : « Fais comme chez toi ! »